

Perse envers et contre le présent *L'âme poétique persane de Daryush Shayegan*

Khalil Khalsi

Numéro 272, été 2020

Iran : Poésie / images

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93914ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Khalsi, K. (2020). Compte rendu de [Perse envers et contre le présent / *L'âme poétique persane* de Daryush Shayegan]. *Spirale*, (272), 28–31.

PERSE ENVERS ET CONTRE LE PRÉSENT

L'ÂME POÉTIQUE
PERSANE.
FERDOWSÎ,
KHAYYÂM, RÛMÎ,
SA'DÎ, HÂFEZ

DARYUSH SHAYEGAN

Albin Michel, 2017, 216 p.



Chantre du multiculturalisme et du dialogue entre les cultures, le penseur iranien Daryush Shayegan nous a quittés en 2018, à l'âge de 83 ans, laissant derrière lui une œuvre transculturelle, à l'image de son parcours universitaire et intellectuel entre l'Iran et la France. Disciple de l'orientaliste Henry Corbin (1903-1978), il fait ses armes à la Sorbonne avant de retourner à Téhéran, 12 ans après la révolution iranienne, pour y enseigner le sanskrit et la philosophie comparée, tout en dirigeant le Centre iranien pour l'étude des civilisations. Auteur de plus d'une dizaine de monographies, il s'attache à raviver les philosophies d'Orient, tout en mettant en lumière ce que celles-ci doivent à l'Occident. Aussi son œuvre se tient-elle en un équilibre paradoxal entre, d'un côté, une farouche passion pour l'universalisme des Lumières (présümées libératrices de l'humain) et, de l'autre, une implacable fétichisation de la culture iranienne telle qu'elle transparaît dans son ouvrage *L'âme poétique persane*.

Ce texte, qui loue la tradition lyrique faisant la particularité de la nation iranienne, jouit d'un statut particulier au sein de la bibliographie de l'auteur, puisqu'il le rédige d'abord en farsi, avant de le traduire lui-même en français pour publication chez Albin Michel en 2017. Loin d'être encyclopédique et vaguement érudit, ce texte, qui se présente comme un hommage, voile à peine son élan essentialiste. Le volume compte quelque 200 pages fortement inspirées, dans lesquelles l'auteur s'adonne à une exégèse, pour le reste fine et sensible, de ce que la civilisation persane a transmis de plus admirable et de plus riche, non pas seulement à ses descendants, mais au monde entier : sa poésie. L'essayiste s'attelle au projet quasi herméneutique de décrypter les traits spécifiques de ce qu'il appelle « l'âme » persane ; l'usage de ce vocable ne trompe pas quant au projet sacralisant de l'auteur, pour qui cet esprit innoverait une forme d'identité collective puisant sa force dans la production poétique léguée par l'âge d'or du pays, cette époque de raffinement civilisationnel extrême, dont l'écho pulse encore dans le quotidien de l'Iran moderne. Émaillant son texte de traductions de son propre cru, l'auteur aborde la poésie persane comme un mystère, pour lequel il mobilise une terminologie illuminée, si ce n'est illuminationniste, que l'on peut deviner vaguement inspirée des écrits de Corbin (qui lui-même vouait une

admiration sans faille au soufisme chiite, qu'il appuyait dans sa lutte avec l'éternel rival sunnite). Sur les pas de son maître, Shayegan joint alors son lyrisme à celui de Ferdowsî, de Khayyâm, de Rûmî, de Sa'dî et de Hâfez qu'il élit comme les cinq grands seigneurs régnant éternellement sur le royaume du cœur persan et habitant, aujourd'hui encore, les palais, les mausolées et les mosquées du pays. Autant de monuments, d'air et de pierre, qui continuent de témoigner de la gloire passée de cette Perse d'autant plus vivace dans la conscience nationale qu'elle est ce qui demeure de plus sûr et réconfortant en des temps si incertains.

DES « CLIMATS DE PRÉSENCE »

Ferdowsî, Khayyâm, Rûmî, Sa'dî et Hâfez, ayant vécu successivement entre le x^e et le xiv^e siècle, ont irrigué l'*ethos* et la langue de l'Iran, voire la cosmovision persane elle-même. Ils ne représentent cependant que les sommets du paysage poétique persan, les « *points de mire* » d'une vision du monde dont ils incarnent chacun à leur manière les différents aspects » ; ces aspects que Shayegan définit par l'expression vaguement mystique de « *climats de présence* ». Selon l'auteur, ces cinq temporalités maintiennent l'identité nationale iranienne dans une forme de cohésion par la force du télescopage des temps, où les voix, provenant des confins du passé, certes, résonnent les unes à travers les autres sur la langue de chaque Iranien.ne, mais que cette dernière rend présentes, ici et maintenant, de sorte à faire de chacun des cinq maîtres « *les rayons d'un soleil central* ». La conscience iranienne n'a que faire, justement, de la succession des siècles et de la chronologie des morts et des naissances, des renaissances et des déclin ; aussi chaque citoyen.ne se sent-elle contemporain.e de ces voix qui vibrent par-delà le temps, dont la marche se voit ainsi révoquée.

Dans un chapitre liminaire, l'essayiste établit sa cartographie de ladite âme poétique persane ; en un rapide tour panoramique, il résume la quintessence des cinq « *climats de présence* » qu'incarne chacun des cinq poètes étudiés dans sa capacité à exprimer un état particulier de l'*ethos* persan. Par la suite, l'auteur consacre un chapitre à chaque poète, dont il commente l'œuvre dans des élans quelque peu mimétiques ; des élans appréciables, du reste, lorsqu'ils ne versent pas dans des circonvolutions à la Blanchot qui distillent le sens et l'hermétisent au détriment du projet de vulgarisation. Malgré cette prose un peu vaporeuse, il est possible de saisir l'intention générale de l'ouvrage, qui entame sa traversée avec la geste fondatrice de Ferdowsî, auteur du *Shâhnâmeh*, « Le Livre des Rois », pour se terminer avec les vers de Hâfez, que les Iranien.ne.s sont le plus à même d'apprendre par cœur et que le reste du monde, en particulier occidental, connaît le mieux – notamment depuis le dialogue que Goethe a entamé, en 1819, avec le poète dans son *Divan occidental-oriental* (que Shayegan, toutefois, ne mentionne pas).

LES ARCHITECTES D'UNE COSMOLOGIE

Ainsi, si Ferdowsî a su donner forme à ce qui serait le germe de l'âme persane, c'est parce qu'il a été en mesure de dépasser le traumatisme de l'islamisation du pays en renouant avec le farsi, envahi par l'arabe, et les croyances de la Perse antique. Ceci a d'ailleurs eu pour résultat d'intégrer les reliquats du zoroastrisme dans la cosmologie soufie elle-même, ainsi que Sohrawardi, le philosophe mystique du ^{xii} siècle, s'en laissera inspirer ; l'« illuminationisme » de ce dernier, *ishrâk*, sera basé sur la lutte perpétuelle entre la Lumière et l'Obscurité, le Bien et le Mal, incarnés successivement par Ormuz et Ahriman (mais dans une dimension nettement moins manichéenne et clairement plus dialectique et conjonctive que ce que suggère Shayegan). Aussi Ferdowsî jette-t-il les bases de l'ontologie persane, où la poésie tutoie le mythe, et où le lyrisme se conjugue à la métaphysique ; ainsi, l'inspiration poétique devient l'expression même de la théophanie, que chaque poète tentera de restituer à sa manière, par le travail de la langue, ajoutant ainsi sa propre vision du monde à l'édifice cosmologique que ses prédécesseurs se seront attachés à construire, parallèlement au territoire physique, comme la demeure spirituelle des vivants. De l'autre extrémité de la ligne du temps se tient Hâfez, comme l'aboutissement de la littérature persane, voire son « miracle », puisque c'est « *en lui que se cristallise la sève millénaire d'une culture qui, greffant sur l'âme antique de l'Iran la prophétie de la révélation mohammadienne, fit une synthèse si ample, si profonde qu'elle devint pour ainsi dire l'humanitas de tout l'islam oriental et iranien* ».

Hâfez aurait par ailleurs hérité son langage, parlé encore aujourd'hui en Iran, de son prédécesseur Sa'dî, qui non seulement avait à un tel point simplifié le farsi qu'il le rendit accessible au commun des mortels (en grande partie illettrés à l'époque), mais dont le *Dîvân* est aussi important pour les Iraniens que les préceptes de Confucius le sont pour les Chinois. Sa'dî continuerait d'ailleurs d'être lu et consulté comme un oracle, dans les écrits duquel les Iraniens trouveraient matière à penser leur quotidien, avec ceci d'extraordinaire que sa langue est d'une simplicité déconcertante, quoique trompeuse en réalité : le *seh-e mumtanâ* est cette apparente facilité dans laquelle réside la plus complexe subtilité.

LE MYSTÈRE PERSAN

Quelques décennies auparavant, Khayyâm poursuivait le même objectif. Cet esprit libre, le plus irrévérencieux de tous, fut connu et célébré de son temps comme mathématicien, architecte et astronome, mais ses quatrains furent découverts longtemps après sa mort, dévoilant alors une œuvre d'orfèvre des plus rares, en avance sur son temps. Les strophes de Khayyâm constituent « *un type de pensée très concis où la pensée extrêmement dense rebondit sur elle-même pour aboutir à l'impression conclusive d'un état d'âme* », ce qui touche à une forme d'écriture théophanique, à ceci près que le poète semblait y parvenir à la fois dans l'ivresse, où pour lui la pensée est la plus pure et la plus éclatante, et dans une forme de nihilisme qui n'aurait rien à envier au nietzschéisme. Le paradoxe du Persan, c'est que tout en étant capable d'apprécier la verve d'un matérialiste – pour qui l'ici-bas est pris entre deux néants où il n'y a pas d'autre réincarnation que celle des atomes –, il vénère quelqu'un comme Rûmî, qu'il appelle « Mowlânâ », « Notre Seigneur », dont la poésie – célébrée partout dans le monde, au risque du *New Age* – est rencontrée avec Dieu et Son visage d'amour, et pour qui la vie terrestre est un éternel sommeil dont la mort est l'éveil.

L'œuvre de chacun de ces cinq maîtres de la poésie persane constituerait une porte d'entrée vers ce labyrinthe que représente, pour le dire avec l'auteur, l'« âme » iranienne. Dans son plaidoyer identitariste, Shayegan établit un parallélisme fort parlant entre l'homme et le peuple comme s'il s'agissait des deux faces d'une même pièce. Côté pile, l'Homme persan, notamment tel que mis en avant par Ferdowsî comme héros eschatologique : « l'Homme-Parfait », à la fois l'*alpha* et l'*oméga*, et en somme la base régénératrice même de l'idéal ontologique. Côté face, le peuple, guidé par cette figure fondatrice de l'épopée de Ferdowsî, que les poètes suivants actualisent en eux-mêmes comme autant d'avatars. Aussi ce patrimoine littéraire insuffle-t-il son âme au peuple et lui donne-t-il corps, le rassemblant de sorte à ce qu'il en soit l'incarnation collective. Ce peuple qui « *souffre, comme disait Corbin en citant un grand mystique, de la "démence de l'inaccessible"* ». Shayegan ajoute : « *Notre histoire est là pour l'attester.* »

LE PRÉSENT MANQUANT

Cette seule phrase suffit à convoquer tout le non-dit du texte de Shayegan, un implicite qui se laisse lire en négatif ; cette histoire, l'essayiste la nomme sans l'évoquer. Même s'il insiste sur la contemporanéité ontologique des poètes, l'auteur ne semble avoir opté pour ce portrait herméno-phénoménologique, quasi mystique, de ce qu'il considère comme l'essence même de l'*ethos* poétique persan, que pour mieux escamoter l'absence de contextualisation, que ce soit celle de la production des poètes vis-à-vis de leur temps ou de leur réception aujourd'hui en Iran, avec le contexte politique que nous connaissons. Comme si les poètes n'étaient pas morts et que le peuple iranien d'aujourd'hui n'était pas de son temps. Il est à se demander si cet oubli, qui peut passer pour un parti pris, est une manière de déjouer la censure, puisque l'auteur lui-même ne semble pas dupe des dérives de la fétichisation du passé : « *[C]omment concilier le mythe et la raison si tant est que cela soit possible, c'est-à-dire jouir des illuminations fécondes de ce passé lointain tout en étant disponible aux exigences d'une pensée sans attaches et critique ?* »

Interrogation binarisante s'il en est, et quelque peu maladroite : de Nietzsche à Benjamin, tant de traditions philosophiques instaurent le passé comme principe d'imagination du futur (et du collectif). Mais ce qui pose problème, en l'occurrence, c'est le présent, qui est aux abonnés absents chez Shayegan. Rappelons que celui-ci a dû faire carrière à l'université publique, sous un régime autocratique religieux, le regard tourné vers l'extérieur : vers l'Inde, mais surtout vers l'Occident et sa modernité, dont il fait l'éloge dans *La lumière vient de l'Occident* (L'Aube, 2001). En cela, Shayegan perpétue malgré lui un courant idéologique vieux de plus d'un siècle en Iran, et qui survit sous des avatars différents : le nationalisme qui, en écho aux projets de refondation identitaire des États-nations européens, s'est mis à se forger une identité « iranienne » opposée à tout le reste (mais surtout à l'islam et à l'arabité), notamment en ressuscitant et en instrumentalisant l'arianisme hérité du zoroastrisme (cet « Homme-Parfait » chanté par Ferdowsî), dans une résonance totalement assumée vis-à-vis du nazisme. Toutefois, l'essoufflement du nationalisme iranien a été d'autant plus cuisant que toute velléité de modernisation de la culture, en dehors de quelques succès retentissants comme celui du romancier Sadegh Hedayat (1903-1951), a à son tour échoué.

Restait alors la poésie persane, où le peuple iranien continue de se réfugier comme dans l'ultime rempart.

DANS SON PLAIDOYER
IDENTITARISTE,
SHAYEGAN ÉTABLIT
UN PARALLÉLISME
FORT PARLANT ENTRE
L'HOMME ET LE PEUPLE
COMME S'IL S'AGISSAIT
DES DEUX FACES D'UNE
MÊME PIÈCE.